

Joachim Achab

**LE REPOS DANS DES DRAPS NOIRS EST UN
RÊVE ÉVEILLÉ**

Recueil de poèmes

Editions QazaQ

ISBN : 978-2-492483-71-4

A toi, vieux manouche!

Salut à toi vieux manouche!
Je te revois dans ta caravane
Ces soirs de vague à l'âme
Où je n'avais qu'un mot à la bouche:

Partir...

Je me rappelle ta figure mal rasée,
Tes yeux ou se serait noyé la marée
Avec entre tes lèvres un cigarillo planté
Et ce mot que sans cesse tu disais:

Partir...

Je me souviens de cette histoire
Que tu avais pris le temps de me raconter
La voix basse comme l'on confie un secret
Sortit du fond d'une vieille mémoire.

Partir...

Cette histoire était celle de ton père,
De lui, de ses cousins et de ses frères,
De ceux qui crachant sur la terre,
Vivaient au rythme enivrant de l'air.

Partir...

Cette histoire était ce qu'elle est devenue;
Avec ce son de vies abrégées, de cris, de larmes
Et parfois de joies
Quand tu vis enfin tes aïeux prendre les armes
Contre le bruit de ses bottes battant l'avenue.

Partir...

Fuir...

Vous ne pouviez plus.

En tout cas plus par vous même.
Le choix se faisait entre un fusil

Ou alors tous se voir brûler en un feu blême
Partis au départ de la grande gare de Drancy.

Partir...

Moi ce soir je pense à toi.
Mes genoux, posés là où ta caravane brûla
Moi ce soir je me sens comme toi,
Mon vieux, Mon ami, Mon frère.

Et il n'y a plus qu'une chose que j'espère :

Partir!

A une ombre inconnue.

Bons à rien

On foule le même chemin

Seuls, pourtant si nombreux

Mais, rien

Gueux.

Vas et viens

Sans heureux.

Moi je fuis

A peine connu

Je ne suis déjà plus

Ce que tu crois.

A.M. 5 :40

Un dernier croche pied à la mort

Requiem d'une dernière valse dans les bras de l'ammo.

Encore une fois je suis debout

Les larmes, la pluie au bout des doigts

Lueurs jaunâtres d'une nuit qui meurt.

Matin blafard.

Fracas.

Le premier métro gronde.

Je suis transi de froid,

J'ai mes baskets troués et mes poches vides

Et je marche encore une fois

Vers un autre nulle part.

Braise à éteindre pour un silence.

Mes yeux allumés.

Insomnie

Et herbe

Captent une dernière lumière.

Trois heures battent au compteur.

Je suis seul.

Efillable.

Le long d'un air russe

Où le stylo encore court.

Encre.

Noire.

Verte et brune.

J'attends le sommeil.

Brûlures nocturnes.

Seul sous un pont

Le silence répond

A tout les cris, les hurlements

Aux « à l'aide », sourds, comme les gens,

Sourds, comme les murs

Muets

Engourdissant les morsures

Et les sales blessures

Cicatrisées malgré elles

Qui de plus belle

Suintent la douleur

Et la pourriture

Des plus vieilles meurtrissures

Ou la verte jeunesse

Du fracas d'hier

Qui retombe

Comme la sentence de mort.

Confessions d'un grimpeur de grillage.

Sentes bouillantes

Sous mes semelles

Sentence brulante

D'un juge d'appel

Le pavé parle

Aux âmes perdues

Sa palabre se pavane

Des histoires sales

De nos chemins

Toujours invendus.

Corps à corps avec son reflet.

Encore un cri

Pour briser les murs

Et fendre cette vitre sale

Pour un instant

Seulement un

Avant que le corps

Ne s'assoupisse enfin

Sur le même matelas

Sans draps

Juste un soupirail

Pleine vue sur l'impasse.

Départ

Une tour en horloge qui pointe l'étoile polaire

Tel un pauvre Big Ben exilé de la brume londonienne

Je suis assis Gare de Lyon

L'aiguille indique minuit pile

Et repointe vers les vagues et l'étoile du nord

L'étoile des mers, des fleuves et de l'océan

Comme un présage au sud-est de nulle part

Déjà minuit cinq

Je ne rêve presque plus

Il est l'heure fatidique et j'ai mon whisky en poche

Une bouteille pour la route

J'écrase ma dernière cigarette sur le quai

Je pèse mes 80 kilos

Mes 20 de paquetage

J'embarque dans l'express de nuit

Dans un fracas la locomotive démarre

J'oublie tout

Je pars.

El Djazaïr

Alger la blanche
S'effondre en ma mémoire
Comme chaque dimanche
Je me souviens
Mon père, ma mère
Floutés comme s'embrume l'espoir
Qui s'embrase pourtant
Chaque soir
Dans un relent de bière
Mais je marche encore
A travers milles déserts
Et l'affection qui se perd
Il le faut bien, j'en ai vu passer
Des crevant, des estropiés
Lassant la pitié
Lassant mon cœur écorché
A vif !
Quoi voir à travers ce passif ?
Que je planque comme on planque un oiseau
Qui ne passerait pas la douane
Haraga peut-être

Peut être aussi fleur qui se fane
Saoulé
De l'odeur fétide du gasoil
Enfin
Je sens que je m'en vais et déraile
Mes pas se retournent vers eux-mêmes
Mon père et ma mère sont morts
Depuis maintenant longtemps
Mes pas se retournent contre eux-mêmes
Et ce pauvre soir
Pauvre comme mes poches ouvrières
Contre un caillou dans un coin noir
J'irais troquer ma colère
Il est déjà tard
Quarante ans moins le quart
L'oiseau est mort
Et déjà dans mes poches
La blanche
N'est plus Alger la belle
Mais mon enfance
Ressassée
Et puis écrasée
Comme mon mégot de hach dans son cendrier.

En flottant sur les Highways.

Je suis le canon dans la bouche d'Hemingway.

Je suis la peau d'Antonin Artaud.

Je suis la momie des espoirs rodant sur les highways le pouce amputé.

Je suis peu et pourtant je suis plus.

Je suis les fantômes d'un velux

Avec vue sur la ville.

Je suis un air Russe fuyant le luxe.

Je suis la pure

Et le partage en vrille

Quand mes nuits frôlent tous les abîmes.

Je suis un grand brûlé

Exposant ces cicatrices à un aréopage d'imbéciles.

Je suis ce sourire Kabyle

Que portent toutes les âmes tristes.

Je suis tout ça.

Je suis Einstein, je suis Tesla

Qui compte encore sur leurs doigts.

Je suis l'enfance volée, violée.

Je suis le canon dans la bouche d'Hemingway.

Fumées d'espoirs congelées.

Poussières de vie qui virevoltent
Comme les étincelles D'un feu de camp
Amalgame d'atomes
C'est ce qu'elles deviendront
Affrontant le froids d'un automne
Elles brûleront
Elles brûlent encore dans ces veilles de printemps
Où la vie se réveille, se survolte
Avec ses femmes belles
Jupes courtes, têtes hautes
De telle sorte que le réel
Est à fleur de sang
Printemps rouge et noir
Comme la révolte
De l'anarchiste ivre dans un vieux bouge
Poing en l'air
Aux cent mille volts
D'un chant populaire
Où l'on crie dans un refrain
De donner son cœur et de donner sa main

Il sortira demi-mort saoul
Sur le pavé ou encore des sangs anciens coulent
Marchant à travers
L'hostilité comme un siècle d'hivers
Sa nuit se déroule
Ses chaussures sur un tapis
Gris bitume
Il marche, il fume
Boit sa canette, refume
Compte ses pertes, s'enrhume
Enfin, la porte, les clés, le lit
Dans sa tête la brume
Il rit
Et dans un grand pied de nez aux endormis
Il s'endort lui aussi
Blottit sous ses draps
Dans la confiance qu'un jour tout changera

Hymne aux amants des trottoirs.

Aux marcheurs solitaires

Qui sur tous les trottoirs

On le même mal de mer

Paument leur désespoir

Dans des relents de bière

Qui boivent jusqu'à ce que cirrhose ou civière

Emportent leur marre de vivre

Sous six pieds de terre

Aux marcheurs sans but

A qui les murs murmurent

Des murailles de haine brute

Qui chantent leur biture

Toujours près de la cuite

Ou de la chute qu'elle précipite

Aux marcheurs de la nuit

Qui dans les yeux on des pépites

De soleil faute d'or

Des pépites de rouge

Pour réchauffer le dehors

Des pépites rouges d'espoir

A faire fondre l'or

Et ce mine de rien

Pour les mineurs des cœurs éteints

A ceux balancés dehors

Par la soif et l'insomnie

Et qui trompent leur ennui

Dans les replis du ventre de Paris

La prison comme seule liberté

Peines et perpette

Pelles et truelles

Comme des scalpels

Le long de l'aorte

Des banlieues mortes

Comme autant de sortes

De déraisonnés

Tirés de leur grotte

Pieds de nez

Aux hauts apôtres

Et aux portes qui se ferment

Engluant la flemme

Dans autant de canettes

Sous autant de flammes

Embrasant des pierres

Pour des yeux qui errent

Entre cieux et macadam.

L'âme ivre.

La pluie martèle le pavé

Où se pavane

Et se livre

Mon âme ivre

Pas à pas

Ses pieds flânent

Traînent puis tournoient

Sans trêves elle rêve,

Décolle, s'envole

Mais l'aiguille s'affole

Et ses pieds s'emmêlent

Elle chancelle

Petit à petit s'emballe

Glisse et s'étale

Alors, seule au sol

Fébrile

Tremblante comme une feuille

Sur l'écueil

De sa douleur

Elle cueille

Sa dernière fleur

Boit sa dernière sève

S'achève, et enfin

Crève de vivre.

Le bruit des larmes

Je suis le bruit des larmes

Je fracasse silences et portes

Une fois la nuit dans son drap d'obscurité venue

Je suis un cri d'alarme

Contre ces bottes battant l'avenue

Mon drapeau noir

Fend le ciel, étendard des campagnes et trottoirs

Je suis le bruit des larmes

Lames et lances des "sauvages"

Contre la mitrailleuse des barbares

Des Gallieni, Leopold, Thiers et Foccard

On m'entend aux heures sombres

Je m'écoule sur les sols brûlés

Et fait pousser des fleurs sur les décombres

Je suis le bruit de larmes

Qui tire de leurs sommeils les âmes

Depuis trop longtemps endormies

Je suis la souffrance qui brille sur une joue

Et fait se lever l'homme à genoux

Je suis le sanglot au creux du lit

Que l'on ne quittera plus pour user ses mains
A d'obscures besognes dans le secret des usines
Mais pour saisir une arme
Et sortir le long de l'ombre des barricades
Pour respirer l'air frais de l'aurore du grand soir
Je suis le bruit des larmes
Je fais battre les cœurs aux tambours de l'espoir
Que portent en eux les homme aux dos courbés
Depuis un temps tellement long
Suintant depuis si longtemps
Que je glace le rouge de tous les sangs
Mais réchauffe les pas perdus
De ceux déambulants sur le froid du macadam
Depuis ce moment trop lointain
Où leur toit de zinc devînt duvets et cartons
Je suis le bruit des larmes
Et je réchauffe la corne des mains
Usées par truelles et travail à la chaîne
Mon son déchaîne rages et peines
Je suis le bruit des larmes
Et vois un frère en l'ennemi
Qu'un stupide drapeau mis au bout de mon fusil
Alors à mon son l'homme se lève

Franchis le no man's land

Pour serrer un casque à pointe dans ses bras

Et l'embrasser comme un frère

Qui lui aussi gagnait son pain labourant la terre

Je suis le bruit des larmes et mon son est universel

Il fait vibrer le cœur de chaque prolétaire

Je suis le bruit des larmes

La souffrance de milliards d'échines brisées

Qui en m'entendant enfin commence à se relever

A se regarder avec un regard d'hommes

Refusant désormais

Sort de soldat et sort de bêtes de somme

Je suis le bruit de la foule humaine

Qui s'uni enfin en une fraternelle étreinte

Alors femmes, hommes de toutes les teintes

Sans hésitations ni feintes

Mains dans la main de l'autre mettent à bas

Toutes les idoles et tout les maîtres

Pour construire ici bas

Le où tous auraient rêvé de naître.

Le Papier Arménie.

Le papier d'Arménie

Brûle et je m'enfuis

Le long d'une corde de fumée blanche

Dans le silence

Les guitares s'accordent

Et laissent les rêves prendre le manche

C'est une fin de siècle

Le long du fils d'un rasoir

Des lendemains sans socle

Qui fleurissent, printemps d'espoir

Dans mes draps le drapeau est noir

Et dans les bras d'une fille de chaque soir

Mon corps s'assoupis

S'assouplis

Doucement fond

Et l'esprit s'enfuis

Dans la fumée

Du papier d'Arménie.

Nocturne au fil de ma rue.

Il est trois heures.

Paris et sa banlieue dorment.

Les seules mains encore vivantes

Sont fourrées dans des poches de cuir noir.

Elles fouillent et au final s'usent

Le long de blancs couteaux

Qui suintent, qui sentent,

Le rouge et des histoires

Sorties du pire polar.

Et qui au final, filent

Au fond de ces squares

Où il y'a du sang dans des barils

Qui se jouent au hasard

Parties de poker

Jouées sur le péril,

Quatre sous,

Où le regard des imbéciles.

Le long du canal,

Pareil à un bâillon saoul,

Etouffant l'agonie d'un docker

Monte un accord de guitare

Qui crie:

"Mort aux flicards"!

"Mort aux endormis"!

"Ici on naît le poignard au cœur"

"Et nos mains, bouffant la boue"

"De crasse, de sueurs"

"Toujours assoiffées, resterons sales".

Paraphrase.

Le cristal des beautés s'étend dans la nuit noire

Paraphrase

Eclats

Les mots répandus coulent de ma plume

Le mois de mars est froid

Et je m'enrhume

A la fumée grisée des ans

Brune ou blonde

Cela dépend

Je m'enrhume et je marche

Sur des rebords de tombe

Je m'enrhume et je vis

Je Suis

Comme un vieux suicidaire relisant encore une fois Maïakovski

Je m'enrhume et je me blotti

Plus qu'au creux d'une femme

Au creux d'un lit

Liquoreux

Comme la flamme qui danse

Au bord de la dynamite de l'anarchiste

Et d'un coup tout explose

Eclats

Paraphrase

Le cristal des beautés s'étend dans la nuit noire.

Remington.

Le bruit d'une machine à écrire,

Clic, clic, clac...

Un mouvement

Et retour à la ligne.

Une longue lettre

Ou deux mots

Tapés comme on fuit l'abîme.

Me Remington est vieille,

Elle sent, l'huile et l'encre chinoise.

Demain elle part avec moi,

Loin comme toujours.

Compagne de voyage

Pour écrire à tous,

A tout,

A moi,

A TOI.

Sang et marine pour une idée.

Elle court.

Comme le rêve du vieux dans sa cabine.

Fuite.

Et poursuite.

Le voila enfin dehors

Après une longue retraite

De trois jours

Voila son pilon martelant le pont.

Voila ses ordres braillés.

Que les hommes de quart fassent briser

Leurs tristes yeux

Dans l'écume du large!

Et puis que monte la deuxième bordée!

La cible est à vue!

Deux nautiques cinq à peu près

La vigie la reconnue

Du haut du mât de misaine,

Ca y est,

Sans un mot les fusils et les sabres ont apprêtés leurs couperets.

La cible vire de bord en voyant le pavillon noir

Dans un vent noroît dressé.

Mais elle sera rattrapée

Par le feu des pièces

Et ce vaisseau noir finement barré.

Le carnage sera sans pitié

Mais l'homme cherché ne sera pas trouvé.

Alors nous repartons déçus

Compas vers le sud.

Sourire muet.

Aux poètes sans mots
Des murmures d'émotion
Dans des yeux mi-clos
Qui de cernes se fardent
La lumière des bistrots
Comme seuls phares
Que la bière coule à flot
Encore et encore
Que son flux et son reflux
Fasse chavirer l'âme d'enfant
Que la vie refoule
Dure vie
Que celle d'hommes
Encore mêmes
Et pour qui le seul mot
D'adulte
Résonne comme un verre brisé
Sur ce bien triste pavé
Où ils restent parfois figés
Les pensés envolées

Loin de cet adulte

Qu'ils ne seront jamais.

Un papier presque anonyme posé sur le bureau d'un juge d'appel.

Miel amer, hymen

Ce qu'on amène s'emmêle

Dans la mallette

D'un strict « Mad-men »

Mad Lib libre martèle

Une tête

Un mandat : une fête

Nos pas plongent

A 6 heures du mat'

Dans l'ignorance fange de trop peu de souffrance

La mort danse sur des corps en transe

Les millions malmènent

Le goût rance

Du sort atroce

Et tu sors guète la manne

Tes pas sur du macadam plat

La pute sans mac plane

Par le chemin où le juge t'emmène

Adieux à ton âme

Tant de damnés le clament

Bavent aux gosses

Brisant tout calme

Le long psaume

D'une médaille plantée sur un poitrail blême

Ainsi la roue tourne

Amen !!!

Variations autour du vide d'un Voltaire vivant une vie veule.

Invoke tes Dieux et tes Satans !

Au pied d'une statue,

L'Homme implorant t'attend.

Il pleure tout autant

Que le cœur de la vierge se fend

Il gueule et gueule !

Les mots comme une fumée de haschisch

Glissant de ses lèvres épaisses

Embouchure d'un gosier

Noircit

Siroteur de liche

A vingt sous,

Elles chantent ce chant

Que la douleur à fait plus riche

Qu'elles ne l'auraient voulue

Qu'elles ne le veulent :

« Ne soyons jamais repus

Et que la vie soit ivresse,

Que les souvenirs de nos soirs de liesse

Se mettent à hurler chaque matin

Cherchant à se purger

De ces milles Voltaires tendant leurs trop propres et simples mains.»

Violence sous les pas de chaussures trouées.

Tu marches la tête baissée sous ton fardeau
Pauvre poupée de cire par la flamme usée
Les plaies sous le sceau
De la colère
Font de la vallée des morts un musée
Dans le vitriol un peu d'eau
Pour faire éclabousser l'acide
Violence sous la peau
D'homme!
Violence partout!
Ni une, ni deux, ni grade, ni somme, ni sous
De bistrot en bistrots
A la lueur fétide
D'un smog de feux follets fous
S'empilent mes pages de rides
Et plus je m'attarde dans ce quotidien macabre
Plus il ne reste du parchemin de la vie calciné
Que brumes et vague
Que cendres et fumées
Dans les villages à la terre aride

Et aux greniers à grain brûlés
Qu'on lève le drapeau noir
Et que sonne le tocsin aux clochers
L'âme des saints se dandine suspendue
A un croc de boucher
Qui dans sa quête d'absolu
N'en est sorti les flancs blessés?
A croire et à jurer
Que justice ne sera rendue
Que quand sous sa douche de sang elle se sera lavée.

